

7 - L'ORIGINE DU MONDE

De l'origine réelle du monde avant la naissance de l'humanité, nous ne saurons jamais rien de sûr. Ce sont plutôt les hommes qui projettent sur le monde l'image de leur propre naissance. Chacun de nous vit l'expérience physique, psychologique et sociale réelle d'une naissance mythique du monde dans sa conscience. C'est le monde, qui naît à l'homme, et non l'inverse. Simple inversion du langage? Beaucoup plus, et qui justifie la *révolution copernicienne* de la mythanalyse. Même si l'étymologie serait fautive, la connaissance - *connaissance* - est bien réellement constituée par la simultanéité de la naissance de la pensée et de celle du monde pour chacun de nous. La *con-science* le redit à celui qui voudrait en douter.

Le monde naît avec chacun de nous

Le tableau familial constitue le lieu, toujours recommencé, de cette formation mythique élémentaire de la conscience humaine. Les relations affectives émotionnelles et de dépendance qui lient le nouveau-né à la scène familiale, créent des conditions exclusives d'intensité, qui détermineront pour plusieurs années ses valeurs de vérité, de légitimité référentielle, et même son sens de la réalité tangible de l'univers. Hubert Reeves dit volontiers que *nous sommes fils et filles des étoiles*, pour évoquer l'origine de la vie. Mais tout se passe comme si les étoiles naissaient de nos yeux. Copernic et Galilée ont désenchanté le monde en nous démontrant que nous sommes dans sa lointaine périphérie. La mythanalyse prend le contre-pied de cette objectivité scientifique, car dans son expérience réelle et émotionnelle, chaque homme demeure à tout instant et partout le centre du monde. Nous sommes existentiellement le centre du monde, chacun de nous.

Chacun de nous est le centre du monde

La dépendance biologique du nouveau-né, le formatage socioculturel, dont sa famille nucléaire est le médiateur incessant, génèrent sa première image du monde, comme nécessairement vraie, réelle et originelle. Toutes ses premières interprétations, toutes ses premières associations et relations de cause à effet, tous ses premiers sentiments, émotions, désirs, manques, douleurs, colères et frustrations, toutes ses premières sensations physiques s'impriment dans le psychisme du nouveau-né, comme origine de sa conscience, origine de la vie, origine de ses affects, origine de ses idées, bref comme origine du monde.

Naissance mythique

Cette naissance mythique au monde de chacun de nous est bien plus réelle que l'hypothétique naissance réelle du monde.

Le peintre David Hockney exprime très bien cette contre-révolution copernicienne en inversant la perspective euclidienne inventée par le *Quattrocento* dans la foulée des découvertes de Copernic et Galilée. Ses tableaux de chaises qui s'élargissent dans la profondeur du champ, ou ses collages photographiques cubistes du *Grand Canyon*, expriment notre conscience réelle d'être au centre de notre regard, au centre de notre image du monde. Le mode bascule vers nous, plutôt que de s'enfuir vers une ligne d'horizon et un centre unique situés dans un infini inaccessible et transcendantal. La perspective euclidienne, qu'on nous a enseignée à l'école pendant des générations, qu'on nous a appris à construire, avec la règle, contre toute évidence de nos sens, n'a rien de commun avec la conscience et les perceptions du nouveau-né. C'est une *vue de l'esprit*, qui aura symbolisé, pour quelques siècles seulement et en Occident seulement, une civilisation géométriste de l'imprimé, de la linéarité, du dieu unique et inaccessible, de l'objectivité scientifique.

Dans ce même Occident, aujourd'hui, force est de constater, avec le philosophe Charles Taylor, que nous vivons une nouvelle exception. La majorité des sociétés de notre planète sont religieuses, voire intégristes, et soumettent le profane au sacré, le social au religieux. Seul l'Occident, en cette fin de siècle, a clairement et le plus souvent constitutionnellement séparé l'Église et l'État et marginalisé la transcendance, les références à la religion, à la spiritualité, à Dieu.

Le sombre abîme du temps

En Occident, aujourd'hui, c'est le peuple des hommes qui est au centre du monde, c'est-à-dire le citoyen, la démocratie, la vie quotidienne, la prospérité matérielle, l'économie. Charles Taylor parle d'un *humanisme exclusif*, sans référence transcendantale, né du *sombre abîme du temps* qu'évoquait Buffon, en s'interrogeant sur l'origine du monde.

Nous ne dirons pas - en nous référant au tableau parental -, que Dieu a abandonné le monde, comme un père abandonne ses fils. Il ne s'agit pas d'une *blessure natale*, ni d'une *brisure du monde*, même si cette laïcisation de l'image du monde n'a pas pu s'opérer sans crise, doute et douleur, mais d'un *recentrage* de la société sur l'homme. C'est à partir du centre de l'image, que se construit l'image, comme le peint David Hockney, et non plus à partir d'un point de fuite imaginaire ou transcendantal. C'est à partir de la conscience humaine, ici et maintenant, que se construit l'image du monde.

L'origine du monde, c'est nous! La mythanalyse se fonde sur ce postulat provoquant, mais qui provoque précisément beaucoup de questions que nous avons occultées. La mythanalyse questionne les pseudo-explications du monde, les concepts-images, les mythes et les sciences, du même regard critique.

C'est l'homme qui habite poétiquement le monde

Dieu est artiste, Dieu est poète, dit André Fortier (*Ce Dieu au regard poétique*, 1999), mais *c'est l'homme qui habite poétiquement ce monde*, présentait déjà le poète Hölderlin, dont s'inspira Heidegger.

L'origine du monde n'est donc pas d'abord un stade initial du monde, je ne sais quel *big bang*, mais la naissance du monde que vit chaque nouveau-né, co-existentiellement à lui, tant il est vrai, nous disent les psychologues, que le nouveau-né ne fait pas la distinction entre lui, son corps et le monde extérieur. Et n'est-il pas total, le mystère de la naissance de la vie, non seulement pour l'enfant, mais encore pour ses parents? Ce qui ne signifie pas que les récits que nous en proposent les mythes et les sciences ne soient pas du plus haut intérêt.

Si nous admettons volontiers la valeur explicative relative des mythes sur l'origine du monde, un simple exemple permettra de relativiser tout autant l'objectivité revendiquée par les sciences.

Le big bang

Le *big bang* fait penser au premier vagissement de l'enfant qui naît au monde, charmant cri tant attendu par les parents, mais qui doit résonner terriblement et comme une gigantesque explosion dans ses poumons vides qui se gonflent d'air, après la compression du passage dans le col de l'utérus. Le nom a été bien trouvé!

On pourrait aussi fantasmer sur le *big bang* évoquant la pulsion et le spasme d'éjaculation originelle. A ce spasme d'expansion de la voie lactée s'opposent symétriquement les trous noirs, où l'énergie disparaît. Les pulsions sexuelles de l'univers sont trop humaines pour y croire!

Jusqu'à preuve du contraire - et le clonage et autres manipulations génétiques pourraient un jour remettre en question cette vérité - , nous ne naissons que d'un seul père. Et sur ce modèle, nous avons instauré des religions monothéistes, d'un Dieu le Père, père unique et créateur du monde. Ce monothéisme se retrouve idéologiquement dans l'instauration d'une autorité unique du Roi sur ses sujets, ou du Pape sur la chrétienté. La perspective euclidienne qui institue un point de fuite unique ne reflète pas autre chose. Et les remises en question du centralisme politique ont évolué parallèlement aux suggestions de multiplier les points de fuite dans la représentation en perspective du monde, pour mieux exprimer la diversité des points de vue, des opinions et des pouvoirs dans une société qui se démocratise.

Penser une infinité de big bang

De même avons-nous pour la plupart d'entre nous pris l'habitude de croire à la théorie du *big bang*, instant unique de la création du monde dans une gigantesque explosion nucléaire, centre originel de l'expansion linéaire et géométrique de l'univers, que nos télescopes croient pouvoir nous démontrer clairement. Certes, la théorie du *big bang* est-elle contestée, mais seulement par quelques astronomes minoritaires. Le Prix Nobel Ilya Prigogine, théoricien de la théorie du chaos, conforta un jour mes doutes devant une théorie si simpliste et mécanique, trop calquée sur le monothéisme et à la perspective euclidienne pour être vraie. En rappelant que l'univers a une histoire, que ses lois ont pu changer, il suggère que la science ne peut être éternellement et universellement basée sur la même logique, que les lois scientifiques ne sont pas réversibles comme les mathématiques. S'opposant à Stephan Hawking, il conteste toute interprétation du monde basée sur une mathématique universelle et éternelle. Et les ethnologues nous apprennent en effet que la logique du $1=1$, 1 différent de 2 et $1+1=2$, les principes d'identité, de non-contradiction et d'exclusion, bref la logique dite de *Port-Royal*, n'ont aucun sens dans une société indivise et animiste, où domine au contraire une logique participative. La théorie des ensembles, des probabilités et la systémique, la géométrie de Bourbaki nous ont aussi ouvert l'esprit sur d'autres logiques, où la théorie du *big bang* paraît bien faible. De fait, il n'est pas difficile de postuler qu'il y a eu plusieurs *big bang*, donc plusieurs univers, voire une multitude, une infinité de *big bang*, que nous devons alors banaliser, et donc une multitude, une infinité d'univers, ou une multitude de *big bang* dans un univers illimité et éternel.

Astrophysique ou métaphysique

Avec ces hypothèses, nous perdons notre concept d'origine astrophysique du monde, et notre cosmogonie en ressort fortement ébranlée. D'ailleurs les discussions des astrophysiciens sur l'origine du monde évoquent souvent la métaphysique tant décriée, dont elle n'est souvent qu'une continuation, malgré tous les appareillages scientifiques dont elle dispose désormais, mais qui ne diminuent pas l'immensité de nos incertitudes, bien au contraire. Ainsi, des astronomes de San Francisco, dont Debra Fischer, auraient découvert pour la toute première fois en 1999 parmi les 200 milliards estimés de soleils dans notre galaxie, un premier système de planètes comparable au nôtre, situé autour d'Upsilon Andromède, à seulement 44 années-lumière, laissant supposer qu'il pourrait y avoir beaucoup d'autres systèmes solaires non encore détectés dans la Voie lactée, et donc éventuellement d'autres planètes comme la terre, d'autres *points bleus*, selon l'expression de Carl Sagan. L'univers apparaît alors comme une image avec une multitude de points de fuite.

L'énergie noire

Que penser d'ailleurs de découvertes comme celle d'une *énergie noire* (*dark energy*) et d'une *force de répulsion* dans l'espace (*repulsion force in space*), dont nous parlent les astrophysiciens aujourd'hui: cette force de répulsion permettrait de compenser la force de gravité à l'échelle cosmique, et ce sera l'un des grands défis du 3e millénaire, que de comprendre cette énergie noire, nous disent des chercheurs de l'Université Princeton. Selon Neta Bahcall, la question qui se pose depuis que Edwin Hubble dans les années 70 a découvert l'expansion constante de l'univers, est de savoir si cette expansion va accélérer, ou ralentir, voire s'arrêter et s'inverser sous l'effet de la gravité. Et elle pense que cette *énergie noire* constante dont elle fait l'hypothèse est nécessaire pour comprendre l'accélération qu'elle croit observer. Selon une déclaration de Robert Kirshner, directeur du *Harvard-Smithsonian Centre for Astrophysics* de Cambridge, faite à la NASA en 99, *l'explication la plus plausible serait que l'espace lui-même aurait des propriétés additionnelles, une sorte d'élasticité, une énergie, une pression négative, qui tend à créer l'expansion de l'espace par elle-même*. Il est difficile bien entendu de mesurer ces énergies supposées. Ce sont des hypothèses non observables. Quand la science est si balbutiante, et qu'on invoque la vertu dormitive du sommeil ou l'élasticité du vide, il est clair que l'imagination domine l'expérimentation. Dès lors ce sont les figures familières du mythe qui dominent l'espace et toutes les explications, hypothèses, ou théories astrophysiques incertaines qu'on voudra en proposer.

L'expérimentation et l'observation nous en disent moins que la Révélation!

Il nous faudrait une 2e révolution copernicienne, pour nous suggérer que le *big bang* n'est pas le centre de l'univers.

Un jour sans hier

Amusons-nous un instant: la théorie de la Relativité proposée par Einstein a montré que l'espace et le temps ne sont que deux facettes du même phénomène. L'espace et le temps seraient nés avec le *big bang*: expansion de l'univers et début du temps. Même s'il y a eu plusieurs *big bang*, l'idée de début, d'origine, signifie qu'avant il n'y avait rien. *Un jour sans hier*, a-t-on dit. Ce qui est impossible, puisque de rien, rien ne peut naître, à moins que le néant ait une réalité, ce qui est une contradiction dans les termes. L'humoriste français Raymond Devos en a fait l'un de ses meilleurs gags. Le non-sens d'une telle histoire, même appareillée de nombreux discours scientifiques et observations expérimentales, n'a pas de statut de vérité supérieur à l'idée de Dieu ou d'Adam et Ève. Nous sommes en plein sophisme ou revenus à la métaphysique.

Il est impossible de penser le début de l'être. Au point qu'on devra logiquement affirmer que le monde a toujours existé et existera toujours, ou qu'il n'existera jamais! Ou il faudrait être capable de penser la discontinuité, une discontinuité beaucoup plus radicale que celle de la *théorie des quanta*. Nous atteignons les *limythes* de notre capacité de penser, nous découvrons des postulats jamais questionnés, des contradictions où le sens se perd irrémédiablement et toutes nos logiques se contredisent et s'auto détruisent.

Cosmogonies diverses

Et voici quelques remarques, qui nous perdront encore plus: selon l'idéologie dominante en vigueur, nous pourrions élaborer une cosmogonie (image culturelle, subjective et poétique du monde - *Weltanschauung*) et une astrophysique (sa traduction scientifique) basées sur une logique participative (mythes animistes et familiaux), une logique matérialiste (le *declinem* des atomes et le hasard selon Lucrèce), une logique monothéiste (Dieu et le *big bang* - le fixisme ou l'évolutionnisme), la dialectique et la conception hégélienne de l'histoire par étapes conflictuelles), etc.

Une idéologie basée sur la solidarité sociale organique, sur une théorie intégratrice de la *Gestalt*, sur la dialectique négative de l'École de Francfort, sur la psychanalyse freudienne du manque, sur le vitalisme, sur la théorie de la catastrophe, du chaos, sur la systémique ou sur la théorie des probabilités, pour ne parler que des sociétés occidentales qui nient la transcendance et donc les explications religieuses du monde, ne peuvent manquer de nous orienter vers d'autres explications cosmogoniques fort différentes.

Et tous les instruments d'observation scientifiques les plus sophistiqués ne peuvent trouver que ce pour quoi ils sont programmés; ils ne voient que ce qu'ils cherchent.

C'est le monde qui vient à l'enfant

Reprenons donc notre récit: c'est le monde qui vient à l'enfant et se constitue dans sa conscience. Il en est le point fixe à partir duquel son image s'organise. Il est le centre de l'univers et c'est le monde qui tourne autour de lui. Piaget nous montre qu'il faut un long délai, avant que le réel se constitue dans l'espace proche, comme prolongation de son corps, puis comme objets séparés, puis comme espace englobant, impliquant une interprétation de la profondeur, favorisée par la convergence binoculaire, *qui n'est nullement systématique jusque vers 9 mois (La construction du réel chez l'enfant)*. Les expériences de perception du réel d'Aldous Huxley sous l'effet de champignons hallucinogènes, ou certains tableaux de David Hockney peuvent nous donner des idées sur ces premières images du monde qui viennent au cerveau du nouveau-né, comme des corpuscules lumineux, qui vibrent et dansent dans un espace sans profondeur,

dont les contours flous et variables se précisent peu à peu en fonction de leur proximité psychologique et des affects qu'ils engendrent.

L'ordre de l'enfant

L'ordre et la rationalité que le nouveau-né instituera progressivement dans cette image chaotique du monde, en coordonnant et unifiant ses activités buccales, tactiles, sensori-motrices ressemblent fort à ce logos, cet ordre cosmique, que les mythes, parmi lesquels la Bible, imposent à ce flot amorphe et obscur du chaos initial.

Ce mythe assez généralisé du chaos, qu'un dieu organise, semble correspondre aux étapes du développement du nouveau-né que nous décrit Piaget. Partant d'un premier état de sensations confuses, obscures, indifférenciées, douloureuses après la naissance, c'est progressivement que l'enfant acquiert la maîtrise sensori-motrice et interprétative de son environnement à travers les relations avec la mère et le père et l'apprentissage qui en résulte.

Le roman des origines

Cette première interprétation du monde, ce récit à plusieurs voix que nous élaborons, ce *roman des origines*, selon la belle expression de Marthe Robert, est le stade de constitution de tous les mythes que la culture nous rapporte et de leurs prolongements scientifiques dans notre Occident rationaliste.

Certes, comme le suggèrent les psychanalystes, cette origine du monde est entièrement refoulée dans notre inconscient, à notre insu, et je ne le reconnaîtrai donc plus qu'à travers ce que la culture m'en dira, les histoires qu'elle me racontera et les interprétations qu'elle m'imposera.

L'oubli de la naissance

Mais comment expliquer un tel oubli, si universel chez tout homme, de sa naissance et de ses premières années de vie? On peut se demander si ces premières représentations, ces premières associations et interprétations ne s'impriment pas dans notre cerveau encore vierge comme la matrice même de notre schématisation cérébrale, au point de constituer le système de références de toute notre vie mentale à venir. Dans cette hypothèse, notre conscience ne pourrait plus les saisir ni les mémoriser, parce qu'elles seraient devenues nos outils même de représentation et d'interprétation du monde. Selon l'adage: l'œil ne peut se voir lui-même.

Le paradis terrestre

Ici, nous prendrons la liberté de suggérer quelques petites fantaisies intellectuelles. A tort ou à raison, nous rapprocherons le mythe du paradis perdu et cet état supposé d'euphorie du fœtus dans le ventre maternel, tel que peuvent se le représenter les adultes : doux, rose, humide et soigneusement climatisé, où la nourriture appropriée vient en abondance, sans avoir à travailler...

(A cet instant, une tempête magnétique passe sur mon écran, et je dois attendre une accalmie pour poursuivre).

Et pourquoi le traumatisme de la naissance ne serait-il pas une explication physiologique de la doctrine du péché originel judéo-chrétien, ou de la névrose originelle de la psychanalyse freudienne? Le moment où Adam et Ève sont expulsés du paradis terrestre et naissent au monde réel ressemble étrangement à ce traumatisme, désormais lié au mal, au diable symbolisé par le serpent.

Délivrance? Ou expulsion?

Dans les religions chrétiennes, le mal vient au monde avec les hommes, lorsqu'ils se libèrent du Paradis terrestre, ce qu'on appelle cliniquement au moment de la naissance: *la délivrance*. L'idée ne se généralise évidemment pas aux cultures qui ne font pas référence au péché originel, mais je ne connais pas de mythologies, qui ne fasse place à quelque principe du mal, dieu ou animal méchant, capable de nous faire souffrir!

La prohibition de l'inceste se lie peut-être à l'interdiction du retour dans ce paradis perdu du ventre maternel.

Et de là, pourrait être évoquée la dialectique hégélienne, qui doit au triangle parental, mais aussi à la prohibition de l'inceste, le renvoi vers un 3e terme: l'enfant, auquel la fusion maternelle est interdite, est renvoyé vers un nouveau stade du processus d'engendrement.

De même, nous ne ferons que rappeler la généralisation des images de la naissance dans tous les rites répétitifs et cycliques concernant le rythme des saisons, comme de la vie quotidienne, la renaissance du monde chaque matin quand le soleil apparaît, les rituels religieux et sociaux, qui évoquent la genèse même du monde répétée à chaque naissance humaine, pour chaque période de semailles et de récolte dans l'agriculture, pour chaque journée de travail, ou pour chaque année qui commence après la célébration de la naissance du Christ.

L'origine mythique de la Raison

Et je pense à un intérêt théorique plus important, en effet, pour la mythanalyse, qui est de mieux repérer l'origine mythique du système même de notre rationalisme occidental.

Donnons maintenant la parole à l'*Autre*: elle lui revient de droit, si je puis dire, puisqu'il est le langage de la société. Ne le confondons pas avec le Père, même s'il est autoritaire, car il est le quatrième acteur du tableau parental. Les mots sont plus que des poignées pour agripper les choses: ils sont les images mêmes des mythes de notre société, organisés par la structure du langage où ils s'inscrivent, et qui renvoie à l'ordre social. Le langage constitue à travers l'étymologie, la syntaxe et les histoires qu'il raconte explicitement ou implicitement et comme à notre insu, l'image que l'homme a de lui-même, la matrice de sa structure de personnalité, de son identité culturelle et politique, et de son explication du monde!

Les mythes sont le langage même et les histoires qu'on raconte

Sans reprendre à mon compte le grincement de dents de Michel Foucault, je pense comme lui que *nous sommes, avant la moindre de nos paroles, déjà dominés et transis par le langage (Les mots et les choses)*.

Et les mythes sont d'abord des récits, des corpus langagiers, des organisations structurées de mots-images. Ils ne sont peut-être même que cela: du langage social.

Critique du structuralisme

Les mythes sont des histoires qu'on raconte, mais pas des histoires universelles, ni des références éternelles. Ils naissent et meurent avec les sociétés, et se transforment. Les *imagos* paternelles ou maternelles ne sont pas des universaux, ou des archétypes au substrat invariable. Ce ne sont pas non plus des structures de combinatoires mathématiques. Il est abusif d'en ignorer les particularismes, d'en forcer les points communs au profit de prétendues *structures anthropologiques a priori*, cristallines ou mathématiques que l'on souhaite inventer sous l'influence d'une nouvelle linguistique à la mode. Il n'y a pas de systèmes mythiques, ni de combinatoire croisée universelle, qui permettrait d'élever l'anthropologie au rang de science, sur le modèle des mathématiques.

La structure des mathématiques est plutôt elle-même une projection des mythes et structures dominantes d'une société. Ce n'est en aucun cas un absolu, auquel on puisse se référer comme à une structure universelle, à travers les âges et les sociétés! Surtout si l'on est anthropologue, à moins de tomber dans une grande naïveté.

Il y a seulement dans chaque culture des histoires qu'on raconte, qui sont le plus souvent, semble-t-il, des interprétations circonstanciées du tableau parental, des images que la culture dominante valorise, auxquelles elle donne force d'explication animiste, magique, religieuse, ou scientifique, bref force idéologique et institutionnelle, et qui sont élaborées diversement selon les

époques et les sociétés, en réponse à la question de l'origine du monde et de la naissance de chaque être humain.

Peut-être même avons-nous exagéré l'importance de cette question, en fonction de notre propre société, et certains mythes renvoient-ils à d'autres questions, qui pourraient être plus importantes pour d'autres sociétés. Mais tous les mythes ont sans doute un point commun: chacun, à sa façon, avec tous ses particularismes, est supposé nous expliquer qui nous sommes et nous indiquer le sens de ce qu'il faut faire.

Les mythes ne sont pas universels

L'idée de structures universelles des configurations mythiques (cristallines ou mathématiques) est soit une naïveté de l'idéologie impérialiste, soit une croyance spirituelle idéaliste, soit une erreur de raisonnement qui impliquerait une sorte d'isomorphisme universel entre la structure de la conscience et celle de l'univers, que rien n'a jamais démontré, et qui semble totalement abusive. C'est plutôt le tableau parental, dans une société et une culture données, par exemple colonialiste ou impérialiste, qui structure la cosmogonie admise, projetant ainsi sa propre architecture sur un objet imaginaire, qu'elle s'étonnera ensuite de reconnaître semblable à elles-mêmes.

Les mythes sont des productions culturelles historiques

Les mythes sont des récits qui expliquent; et à ce titre, ils sont des productions culturelles historiques. Ils ne sont pas par principe antérieurs ou supérieurs à la raison: ils sont de même nature qu'elle. Ils ne sont pas, comme aurait dit Adam Smith, les racines invisibles qui nourrissent et supporte l'arbre et que la bêche n'atteint pas. Ils se situent à la surface du langage social; ils appartiennent à l'*Autre*.

Les mythes sont des histoires de famille

Les mythes sont des histoires rationalisées: ils racontent *familialement* et donnent les raisons de ce qui est et de ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Leur importance tient à l'exigence de l'esprit et de la société, de se référer à des histoires principales, qui donnent une illusion d'explication et désignent des valeurs et des objectifs collectifs capable de guider la société en instituant un sens et des valeurs intégrateurs.

Les mythes sont toujours faux

La mythanalyse se passionne pour les mythes. Mais elle postule qu'ils sont toujours faux, que ce sont des pseudo-explications du monde, des histoires inventées, qui ont pris valeur de vérité, de référence institutionnelle dans la société qui les honore. Bien sûr, il y en a pour les adultes, et d'autres pour les enfants. Ainsi, la naissance des enfants dans les choux, ou les cigognes qui les apportent dans des mouchoirs noués, sont des pseudo-explications inventées pour répondre aux questions légitimes, mais importunes des enfants, auxquels on ne veut pas dire la vérité. Mais l'*Autre* venge les enfants des parents qui les trompent. Car les mythes auxquels croient les adultes, le plus souvent à leur insu, et je ne parle pas des fables seulement, mais aussi des rationalisations scientifiques ou politiques, ne sont pas plus *vraies* que les histoires de cigognes.

Fabulations

Donnons d'abord quelques exemples simples: les Grecs croyaient à Zeus en même temps qu'au théorème de Thalès, les gens du Moyen-âge à Adam et Ève, à la platitude du disque terrestre au centre du monde, aux loups-garous, aux sorcières ou aux vampires, à l'alchimie, à la transmutation de l'or, à la génération spontanée; ceux du XXe siècle croient souvent aux extra-terrestres, aux *OVNI*, en même temps qu'à la raison, à la science, au *big bang* et à l'astrologie; les Africains croient aux amulettes et aux sorciers. Etc.

Les mythes et les sciences

Mais admettons que les Occidentaux du XXe siècle ont rejeté beaucoup de ces fabulations, désenchanté le monde, dont ils nous proposent désormais une interprétation scientifique *objectivée*, beaucoup plus plausible à nos yeux et soigneusement démontrée. Bachelard a montré cependant comment la science progresse par négations successives de ses affirmations précédentes (*La dialectique du Non*). Il nous donne à penser que tout ce que la science affirme aujourd'hui comme acquis et évident sera remis en question et contredit demain par de nouvelles découvertes. C'est en requestionnant les évidences, que la science démasque ses propres naïvetés et évolue. Faudrait-il croire que nous aurions atteint aujourd'hui un état de maturité de la science? Des connaissances définitives? Personne ne le prétendra. De fait, la mythologie actuelle en Occident s'exprime et prend force de vérité principalement dans le mythe de la science, dont nous espérons une explication rationnelle complète du monde tel qu'il est. Quand nous nous en remettons à la science, nous oublions de remettre en question les concepts-images et la structure mythique même de la logique sur laquelle nous basons notre raisonnement scientifique.

Les mythes sont la base de toutes les vérités que nous imaginons

Les mythes fondent toujours, aussi imaginaires soient-ils, la légitimité et la crédibilité de nos jugements, de nos raisonnements, même expérimentaux, ne serait-ce que parce que tout le langage est un tissu d'histoires qu'on raconte, et de mots qui racontent des histoires. Parce que le langage n'est pas un système opérationnel de désignations codées (comme des pictogrammes) d'objets supposés, mais un corpus d'images poétiques (affectives, magiques, irrationnelles), qui nous parle de notre rapport imaginaire et subjectif au monde.

À la surface du langage social

C'est donc notamment à la surface du langage social, que la mythanalyse pourra chercher son objet d'étude, reprenant sur ce point l'intuition de Lacan. Mais le langage social ne se limite pas au texte. Il faut y inclure les mass média, la technologie, l'art, l'architecture, la musique, la danse, le gestuel, les rites sociaux, la mode, l'histoire, l'ethnologie et l'anthropologie, l'économie, les mathématiques, les sciences, etc.

Quant aux récits mythes et fables, que nous jugeons un peu folkloriques, faut-il, comme le proposait Lévy-Bruhl, qui se croyait un esprit développé, supérieur aux primitifs qu'il comparait naïvement à des enfants, les ranger dans la bibliothèque historique, comme des documents un peu risibles, absurdes et naïfs? C'est la réaction générale des esprits positifs. Mais le plus naïf n'est pas toujours celui qu'on croit...

Les concepts-images

La différence entre un mythe et une fable ou une légende, n'est qu'une simple différence de degré dans la crédibilité socialement reconnue. Plus une histoire se donne pour un mythe ou une légende, plus nous savons en déceler la fantaisie. Inversement, plus nous adhérons à une vérité instituée, plus nous pensons que c'est une affirmation incontestable, plus nous sommes aveugles à sa force mythique d'explication, dissimulée dans sa syntaxe et dans ses concepts-images. Les grands mythes religieux, christianisme, islamisme, bouddhisme, confucianisme, etc. s'annoncent pour ce qu'ils sont, et appellent à la foi, la croyance désarmée de tout esprit critique. Aussi invraisemblables que puissent être les histoires qu'ils racontent sur l'origine du monde, ils ont force sociale. Ils intéressent donc la mythanalyse pour la crédibilité qui leur est reconnue et l'évidence plus grande des mythes qu'ils véhiculent.

Les risques de l'exotisme mythologique

Et comment travailler avec les mythes africains ou asiatiques, quand on est occidental? Faudrait-il là aussi tenter de repérer je ne sais quelle structure universelle? Ou des archétypes de l'imaginaire occidental? Ce serait pécher par

ethnocentrisme une fois de plus. Il faut être relativiste. Chaque société, à chaque époque, développe une rationalité spécifique et différente de toutes les autres; à des degrés variables, sans doute, mais différente quand même. On s'expose au contre-sens, chaque fois que l'on prétend analyser une rationalité avec les concepts d'une autre. Avons-nous le choix de ne pas tenter ce genre d'analyse? Certainement pas. Il ne peut être question de renoncer à essayer de comprendre les autres sociétés, bien au contraire; mais il faut y demeurer prudent. Ce que nous élaborons plutôt, c'est une relation entre deux rationalités, dont il pourra ressortir des idées intéressantes. L'ethnologue français qui travaille au Brésil ne décrira jamais les sociétés indiennes, telles qu'elles se perçoivent elles-mêmes; il construira une vision franco-brésilienne, d'une société imaginaire, qui n'existe pas, décalée par rapport à la société indienne réelle, et qui nous parle autant de la société française, que de l'image qu'elle se fait de cette société indienne. Il y a glissement, décalage de l'image, déformation, certains éléments étant très grossis, d'autres totalement méconnus.

Penser les mythes contemporains

Sans sous-estimer les mythes anciens, grecs ou indiens, ni l'érudition que leur étude exige, il paraît plus intéressant de rechercher la présence de ce fonctionnement mythique de la pensée dans le présent, dans la culture actuelle. Le mythe important pour nous est toujours contemporain (inscrit dans le langage actuel). C'est en apparence plus difficile, parce que nous sommes plus aveugles aux mythes actuels, qu'aux mythes classés dans les livres d'histoire ou d'ethnologie. Mais tout en puisant éventuellement ses idées et références dans l'histoire des religions ou des mythes, et dans les recherches des ethnologues, la mythanalyse se doit d'être contemporaine.

Le problème de l'historicité des mythes doit s'analyser par rapport à l'évolution structurelle et idéologique des sociétés qui ont adhéré à ces mythes. L'Autre y est un marqueur historique, dépendant directement des conditions socio-économiques et matérielles de production de ces mythes.

Attention! Un mythe peut en cacher un autre

Une société a-t-elle besoin de nouveaux mythes? Ou de modifications de ses mythes? Quand elle s'en aperçoit, le plus souvent, c'est déjà fait. Et cela signifie en tout cas un changement de sa structure.

Dans ce cas, il est généralement plus facile de repérer les mythes qui s'évanouissent, que les nouveaux mythes qui opèrent. Le passage de l'idéologie dominante de la bourgeoisie du XIXe siècle à celle de la classe moyenne en cette fin du XXe siècle, a déjà suscité des modifications importantes dans notre configuration mythique, même si c'est encore difficile à repérer.

Le bazar à mythes

Mircea Eliade a écrit qu'il est *de la plus grande importance de retrouver toute une mythologie embusquée dans la vie la plus quelconque de l'homme moderne. (Images et symboles)*. C'est effectivement cela, la tentative de la mythanalyse. Mais il faut alors oublier un peu la mythologie, les Grecs ou les Celtes, et travailler sur l'analyse des structures actuelles et des systèmes de valeur, sur les modes d'explication, sur la scénographie de la rationalité, de l'urbanisme, du temps social, sans y chercher des acteurs grecs, des rites païens ou des symboles *d'In illo tempore!*

Kitsch-mythe

Il faut se méfier du bazar des faux mythes refabriqués. L'érudition plus ou moins incertaine et les mélanges ne favorisent pas nécessairement le repérage des mythes importants et actuels. Ainsi, à la Renaissance, on réinventa l'orthographe en s'appuyant souvent sur de fausses étymologies, les romantiques redécouvrirent le Moyen-âge et le gothique, avec des erreurs répondant à leurs désirs. La multiplication des dictionnaires de symboles où l'on apprend que Pénélope avait 108 prétendants et qu'il y a justement aussi 108 os dans le corps humain, nous éloignent trop de la sphère de mentalité technologique et économique contemporaine, pour nous aider. Cela nous fourvoie plutôt dans ce que j'appellerai le kitsch-mythe. Le mythique connaît aujourd'hui un succès commercial, qui nous renvoie dans la bibeloterie intellectuelle.

Un verre avec Lévi-Strauss

Mais voilà Lévi-Strauss justement, qui sort d'un concert, et m'invite à boire un verre, pour causer un peu, car il n'est pas d'accord du tout avec moi.

- Je suppose, lui dis-je, que vous vous contenterez d'un verre vide... Car c'est la forme qui compte pour vous. Je vous ai lu: *L'inconscient est toujours vide; ou plus exactement, il est aussi étranger aux images que l'estomac aux aliments qui le traversent.* (Manifestement il n'a donc jamais eu mal à l'estomac). *Organe d'une fonction spécifique, il se borne à imposer des lois structurales, qui épuisent sa réalité, à des éléments inarticulés qui proviennent d'ailleurs: pulsions, émotions, représentations, souvenirs (Anthropologie structurale).*

Lévi-Strauss suppose l'existence d'un inconscient formel et vide, rempli par la réalité. Selon lui, *l'activité inconsciente de l'esprit consiste à imposer des formes à un contenu et ces formes sont fondamentalement les mêmes pour tous les*

esprits, anciens et modernes, primitifs et civilisés. Le postulat est de taille! Il pense avoir repéré ces structures abstraites, mathématiques, universelles dans l'étude de la fonction symbolique. Ces structures sont supposées *informer* la réalité et seuls ses contenus varient historiquement.

Le fantasme structuraliste de Lévi-Strauss

A quoi cela sert-il? A qui? Pourquoi ce formalisme universel, que Lévi-Strauss pense avoir déchiffré? D'où nous vient cette structure inconsciente? Est-elle innée? Elle est probablement, selon lui, isomorphe aux structures de l'univers lui-même, *comme l'air, partout le même, inspiré par tous, n'appartenant à personne (...)* Imperceptible en soi, inimaginable (puisque'il précède toute imagination) partout et éternellement le même (...) Partout identique à lui-même et à partir duquel le psychique se forme avant d'être personnalisé, modifié, assimilé par des influences extérieures. Malheur: cette citation est de Jung (*Lettres*, tome 1) et non de Lévi-Strauss. Mais elle s'applique exactement à sa théorie... même si Jung est fort mal vu dans les chapelles parisiennes, et si Lévi-Strauss s'en offusquerait certainement. Mais à tort, car il s'est orienté finalement vers un fantasme équivalent. Pour lui, les structures de l'inconscient - et l'organisation mythique et sociale qui en dépend - cette sorte de mathématique universelle, pourrait être en accord parfait avec les structures de la nature, comme un prolongement de ces structures. Il tente donc d'échapper à la sortie idéaliste, choisie par Jung, pour rester naturaliste.

Le rêve secret de Lévi-Strauss

Selon lui, l'anthropologie sociale *nourrit un rêve secret: elle appartient aux sciences humaines, son nom le proclame assez; mais, si elle se résigne à faire son purgatoire auprès des sciences sociales, c'est qu'elle ne désespère pas de se réveiller parmi les sciences naturelles à l'heure du jugement dernier (Anthropologie structurale 2).*

Nous sommes bien prêts de la comparaison jungienne des structures de l'inconscient avec la structure du cristal. Et peut-être le fantasme lévi-straussien est-il plus jusqu'aboutiste encore que celui de Jung, dans sa tentative d'assimilation isomorphiste universelle. Car Jung, plus prudemment, se limite à la comparaison avec le cristal pour se faire comprendre, mais sans nous proposer de la prendre à la lettre.

« En vérité, c'est la nature des faits... » : Voilà une expression qui cache une grande ignorance.

Pourquoi Lévi-Strauss a-t-il inventé ce fichu structuralisme, nouvelle mouture de l'universalisme naïf, revu et corrigé par la nouvelle logique mathématique, que revendique aussi la linguistique?

- *En vérité*, répond Lévi-Strauss (il faut se méfier de ces *en vérité* dont le ton religieux renvoie généralement à l'autorité de la vérité révélée, plutôt qu'à l'analyse critique). *En vérité, c'est la nature des faits que nous étudions, qui nous invite à distinguer en eux ce qui relève de cette structure et ce qui appartient à l'événement.*

Le structuralisme, reflet de la nouvelle structure sociale de classe moyenne

Toute la sociologie matérialiste affirme le contraire. Mais nous n'allons pas nous opposer sur de prétendus *faits*. Je voudrais seulement souligner que le caractère radical du principe affirmé par Lévi-Strauss constitue plutôt une pétition de principe théorique, le choix d'un modèle idéologique, qu'il s'efforce d'appuyer sur des faits isolés, choisis et élaborés par lui à partir des études ethnographiques. Cette idéologie, le structuralisme, correspond plutôt à la nouvelle structure sociale de la classe moyenne, qui l'a salué et reconnu.

La dynamique mythique

Voyons comment, après l'avoir formulé, il justifie cette théorie psychiquement, et notamment y introduit le principe dynamique de la contradiction entre le réel et le mythique, qui lui permet de sauvegarder l'universalité du mythique, même lorsqu'il paraît contredire la réalité sociale. Il y voit *les différentes manières selon lesquelles, dans leurs mythes (...) les hommes essayent de voiler ou de justifier les contradictions entre la société réelle où ils vivent et l'image idéale qu'ils s'en font* (*Anthropologie structurale 2*).

Pour lui, *le rôle du mythe est de fournir un modèle logique pour résoudre une contradiction... Cette tâche est irréalisable quand la contradiction est réelle.* D'où la nécessité du mythe pour trouver une solution imaginaire.

Il y a là incontestablement l'introduction d'un facteur dynamique dans le rôle des mythes, qui répond de façon intéressante au rôle que nous attribuons à l'*Autre* dans l'organisation de la cosmogonie.

D'une part, certains aspects de la structure anthropologique construite par Lévi-Strauss reflète le nouveau tissu social de la classe moyenne, et d'autre part, son universalisme rappelle l'ancienne idéologie dominante de la bourgeoisie. Le mythe lévi-straussien de *structure anthropologique*, assure donc la transition, y compris dans leurs contradictions, du passage d'une structure sociale dominante à une autre.

En effet, le modèle structuraliste lui-même, apparaît aussi comme solution imaginaire à une perte de pouvoir de l'impérialisme français sur ses anciens territoires coloniaux: donner à l'idéologie colonialiste, basée sur un

universalisme rationaliste du développement sur le modèle français, l'appui de la nécessité mathématique, face à l'opposition politique des peuples concernés: c'est une stratégie remarquable, pour un anthropologue face au rejet des peuples concernés!

Le refus de l'Histoire

Le parti-pris de Lévi-Strauss de négliger superbement la psychanalyse, d'ignorer le problème de l'origine, de son intensité générative, de son temps et de son lieu d'inscription dans l'inconscient individuel, l'a conduit logiquement à élaborer une mathématique sociale imaginaire, capable d'intégrer les contradictions de la réalité politique. Et bien sûr, cela excluait aussi toute place pour l'analyse des images dans les mythes, puisque Lévi-Strauss ne considère les mythes que comme des formes, mettant en relation des éléments dans un groupe de transformation (*Anthropologie structurale 2, Règles*).

Structures, chargées d'images et d'émotions

S'il est vrai qu'un mythe est avant tout une structure, il est pourtant aussi une image; il comporte des émotions et la question se pose de l'articulation entre images et structures dans les mythes, qu'il semble très difficile de séparer artificiellement.

Prenons quelques exemples. Dans les peintures géométriques sur étoffe des Indiens Shipibo-Conibo d'Amazonie, ou sur les *chuspa* (sacs cérémoniels) des Indiens Quéchua, c'est la structure labyrinthique du cosmos de ces populations qui est représenté dans les motifs décoratifs. L'image du monde est elle-même une structure, mettant en scène les astres, le soleil, la lune, etc. selon une scénographie issue du carré parental. Les quatre, cinq ou six points cardinaux selon lesquels s'organisent le cosmos et l'inscription au sol du village chez beaucoup de peuples indiens d'Amérique centrale, associent toujours structure et image. Le récit mythique y ajoute l'émotion et le temps narratif.

Récit explicatif de l'origine du monde, le mythe est une structure imaginaire, souvent inconsciente, chargée de sens et d'émotion et de ce fait très efficace dans son effet d'intégration sociale des individus. Ainsi le mythe du nouveau monde, qui ressemble d'ailleurs plus à une image du désir, qu'à une structure abstraite, a-t-il rempli une fonction intégratrice déterminante dans la constitution, ou structuration de l'identité américaine, à partir de la diversité des mélanges ethniques constitutifs.

Ambiguïté, ambivalence et contradictions des mythes

Les images mythiques peuvent aussi être ambivalentes ou ambiguës, et agir de façons très variables, voire contradictoires, selon les époques, les sociétés, voire

les individus eux-mêmes. C'est le cas par exemple des mythes reliés à l'eau, à l'air ou au feu (qui purifie, crée ou détruit).

Le même mythe peut être orienté vers la nostalgie ou vers l'action dramatique (par exemple les mythes reliés à la nature).

Chaque mythe se charge, se renforce, se modifie, se complique de fantasmes, ou s'efface selon les évolutions sociales, ou les saisons de la vie d'un individu.

Le mythe s'avance masqué

Les mythes évoluent, se transforment, se métamorphosent et se réinterprètent selon les évolutions sociales ou individuelles. Ils s'avancent masqués.

Il sera donc toujours trop ambitieux et naïf de vouloir en faire une théorie générale, un système, sous peine de se mystifier soi-même. La mythanalyse ne pourra et ne devra jamais être plus qu'une théorie-fiction, ou un roman théorique, un *roman des origines*, je veux dire : une attitude de l'esprit, une démarche critique de l'esprit de liberté.

Le lecteur de mythes ne doit pas s'attendre à ce que son livre ait une fin...